

Jean-Baptiste Tyrbas de Chamberet (1779-1870)

Médecin militaire, acteur et témoin de son temps *

par Pierre VAYRE **

Connaître la vie et l'œuvre de nos ancêtres remises dans le contexte de leur temps est un devoir de mémoire et un exemple à méditer selon la formule de Paul Valéry (*Variétés* IV p. 142) : "L'histoire, je le crains, ne nous permet guère de prévoir, mais, associée à l'indépendance d'esprit, elle peut nous aider à mieux vivre". L'aventure de J.-B. Tyrbas de Chamberet, pendant quatre-vingt-dix ans, de l'Ancien Régime à la chute du Second Empire, permet d'évoquer quelques phases de l'évolution mouvementée de la société et des hommes de la fin du XVIIIème et du XIXème siècle. Pour s'en convaincre il n'est que de lire ses *Mémoires d'un médecin militaire* écrits au XIXème siècle, récemment retrouvés, et édités par E. Dalbine en 2004 chez Christian.

Enfance et adolescence d'un nobliau limousin au XVIIIème siècle

Jean-Baptiste, Joseph, Anne, César Tyrbas de Chamberet est né à Limoges le 19 septembre 1779 dans une famille de "gens de robe", royaliste de bonne foi, de grande fierté, mais sans fortune. Il n'a aucune parenté avec le comte de Chamberet (village corrézien) dans la famille des Pierre Buffière, barons du Limousin. Après un rudiment d'éducation, comme ses congénères de petite noblesse, il subit à l'âge de dix ans la période révolutionnaire qui est rude en Limousin, notamment lors des exactions de la Terreur, ce qui explique sans doute la fermeté de son caractère qui lui permet de participer à l'émancipation du Tiers-État et d'anticiper la vibrante exhortation de l'avocat limousin, le conventionnel Pierre Vergniaud proclamant "la patrie en danger".

C'est ainsi qu'à l'âge de dix-huit ans l'adolescent obéit à la conscription de l'an VIII et part dans un détachement de volontaires du Limousin, mais une arthropathie du genou le rend inapte. Ainsi après six mois de campagne, il est réformé. De retour au foyer familial, en 1800, il décide, à l'âge de vingt ans, de faire des études de médecine, dans l'enthousiasme du retour d'Égypte du triomphant Premier Consul, Bonaparte. Avec l'accord familial il part pour Paris avec la même fougue que son contemporain de Baudéan, Dominique Larrey, en passe de devenir phare de la médecine aux armées (Cf. P. Vayre, *Les Larrey*, Glyphe, Paris, 2005).

* Comité de lecture du 14 juin 2008.

** 3, rue Auguste Comte, 75006 Paris.

L'étudiant en médecine au début du XIX^{ème} siècle

Il vient à pied de Limoges à Paris où il arrive en 1804, à vingt-quatre ans. Il est accueilli à Paris par l'un de ses frères, élève de l'École polytechnique. Dans son rêve ambitieux, sans soutien logistique, sans recommandation tutélaire, il s'inscrit à l'École de santé qui devient faculté impériale. Il fait dès lors partie de la saga décrite par E. Sartori dans *L'Empire des sciences* (Ellipses, Paris, 2003). Son nom n'est inscrit sur aucune liste de nomination au concours d'internat des hôpitaux de Paris, mais il a probablement fait fonction d'interne à Cochin, Bicêtre, l'Hôtel-Dieu et Saint-Louis. Il a, en outre, bénéficié du prix J.N. Corvisart des Marts.

Le médecin militaire

Comme pour ceux de sa modeste condition à cette époque, la meilleure issue est l'engagement en médecine militaire. Il a participé à l'émancipation du Tiers-État en parcourant allègrement la hiérarchie des médecins militaires. Le 10 mars 1809 il part pour l'armée d'Italie comme médecin adjoint. Il est rapidement confronté aux maladies infectieuses, notamment le redoutable typhus. Il ne participe pas à la nouvelle "chirurgie de l'avant" des ambulances volantes de Dominique Larrey. Il travaille dans les hôpitaux de Vérone, Trévise et Udine s'efforçant de soigner au mieux les blessés évacués du front contre "la pourriture d'hôpital" en appliquant les règles d'hygiène et d'isolement contre les infections nosocomiales, à l'instar de Dominique Larrey dont il apprécie spécialement l'œuvre et l'estime. En 1810, il rejoint l'armée d'Espagne dont il décrit dans ses mémoires un épouvantable tableau. À Madrid, il prend connaissance du livre *Les animaux parlants* du célèbre Abbé J.B. Casti (1721-1803). À son retour d'Espagne, en juin 1813, il écrit : "Je n'y ai vu que des horreurs, des atrocités et des crimes". Il passe par Bayonne, Bordeaux (26 juillet 1813), Poitiers et Tours, et arrive à Paris étant toujours médecin adjoint depuis six ans ! Grâce à P.F. Percy, le conseil de santé obtient la promotion de médecin ordinaire... et il repart pour Düsseldorf à pied ! Mais la débâcle de l'armée française sous la poussée des coalisés l'oblige à faire demi-tour vers Paris où il arrive le 15 novembre 1813. Il est nommé médecin-chef d'un hôpital improvisé à Montmartre pour les militaires de la garde impériale russe. Il y fait la connaissance du "docteur Pouza, partisan de la liberté et de la propagation des lumières".

Lors des Cent Jours, il est expédié à Douai pour l'armée du Nord du général Foy. Il écrit : "Délivré du joug de Bonaparte (...), la France commençait à respirer et à jouir d'un peu de liberté et de sécurité lorsque le retour subit de cet ambitieux vient tout à coup bouleverser le pays et remettre tout en question (...) attendant avec anxiété le résultat de l'invasion criminelle de Bonaparte et de son entrée aux Tuileries". En 1815, il assiste au désastre de Waterloo et à l'épouvantable débâcle. Alexis Boyer refusant de partir à l'île d'Elbe ainsi que Trappe, chirurgien-chef des Orphelins de la Légion d'honneur, il est proposé à Tyrbas de suivre l'Empereur mais il n'y a pas de suite.

Sous le régime de la Restauration, il est nommé à l'hôpital militaire d'instruction de Lille (instauré en 1708), chargé de l'enseignement de l'hygiène et de la physiologie. Il doit être muté à l'hôpital du Val-de-Grâce, mais Nicolas Damiron, protégé du Duc de Richelieu, le précède ! En 1831, il est envoyé en mission en Pologne pour étudier la grave épidémie de choléra avec Trachez, Jacques et Guyon. En 1832, il devient officier de la Légion d'honneur. Il se marie en 1835 avec la veuve de son ami, Victor Fleury. Médecin principal, de 1838 à 1843, il est enfin nommé au Val-de-Grâce comme médecin-chef. Il y rencontre Antoine-Paul Vaillant (1800-1886), Casimir Broussais (le fils) et deux chirurgiens

giens de renom Gama, chirurgien chef, et Hippolyte Larrey, jeune professeur en 1841, fils de Dominique. Il est mis à la retraite le 11 août 1843 un an après le décès de Dominique Larrey, après trente ans de service, six campagnes et une mission spéciale en Pologne. Malgré ses études et ses services, il n'est pas admis au Conseil de Santé... par mesquinerie !

Dans son livre, E. Dalbine met bien en exergue les critiques acerbes de Tyrbas à l'égard de Napoléon Ier et de l'administration de la guerre. Il insiste sur la dépendance des médecins militaires à l'égard du ministère de la guerre, aussi bien sous le Premier Empire qu'au temps de la Restauration dont il est en quelque sorte victime. Soutenu par Dominique Larrey, il aurait dû entrer au Conseil de santé mais la conjonction néfaste du directeur de l'administration de la guerre, Évrard de Saint-Jean, et de M. Alquié fait que celui-ci succède à Tyrbas au Val-de-Grâce de 1844 à 1848 puis de 1850 à 1852, protégé par "le sordide individu qu'est Gasc". Ainsi, J. Tyrbas est mis à la retraite en 1844 et cultive avec amour son penchant littéraire.

Vie privée d'un conteur

Avec alacrité et non sans humour, Tyrbas décrit son environnement. À propos de la Restauration il écrit : "Avant d'entrer dans Paris, le comte d'Artois, frère du roi Louis XVIII, s'était installé au palais de Saint-Cloud et là distribuait par milliers des décorations du lys (...) On vit briller sur toutes les boutonnières le petit bout de ruban bleu auquel était suspendue une petite fleur de lys en argent (...) Dès ce moment, ces messieurs portèrent aux nues ces mêmes Bourbons que quelques jours auparavant ils accablaient d'insultes et d'outrages". La mode en est vite adoptée, notamment par les membres de la Garde nationale et des administrations. Lors des Cent-Jours, comme un coup de tonnerre, par deux décrets des 9 et 13 mars 1815, Napoléon Ier supprime cette décoration qui n'a d'ailleurs jamais eu de déclaration officielle, mais après Waterloo, les lys réapparaissent à foison jusqu'à leur suppression définitive en 1831 (*La Cohorte* - août 2004 - n° 177 - p. 41).

Après Waterloo, Tyrbas est licencié sans solde et rentre en France à pied. Il retrouve Acloque, "cet intègre et habile administrateur", et son ami Lacipierre, chirurgien sous-aide lors de l'expédition d'Égypte connu par Dominique Larrey et qui termine comme chirurgien d'un petit hôpital de l'Est en 1816. Il rencontre Chaumonton, "terreur des charlatans et des mauvais écrivains", qui le charge de la rédaction de divers articles du *Grand dictionnaire des sciences médicales* et de la *Biographie universelle*. Il travaille avec Virey, spécialiste d'histoire naturelle, et Biron, médecin-chef des Invalides, le voyageur et naturaliste J. Poiret (1755-1834), Louis René Villermé, chirurgien militaire du Premier Empire, quittant l'armée pour devenir un célèbre statisticien, membre de l'Académie royale de médecine et de l'Institut de France. Son portrait, conservé au Musée du Service de Santé des Armées du Val-de-Grâce, affirme la noble fierté et la certitude rigoriste de gentilhomme confirmant la sentence de Sénèque "Le style est le visage de l'âme". En septembre 1870, âgé de 91 ans, J. Tyrbas de Chamberet décède parmi famille et amis, n'ayant probablement pas perçu le désastre franco-prussien.

Il a connu Dominique Larrey à l'ambulance du quartier général à Waterloo, puis comme chirurgien inspecteur au Conseil supérieur de santé à Paris, au retour de sa mission en Pologne en 1832. Il écrit : "Il ne cessa de m'honorer de son estime et de son amitié et de me donner toutes sortes d'affection (...). Il venait de temps en temps nous visiter au Val-de-Grâce (...). Il me fit nommer adjoint au Conseil de Santé (...). Larrey

avait trop d'indépendance dans le caractère, un sentiment trop vif de sa dignité, de sa valeur, et de l'importance de ses fonctions pour voir impunément des hommes presque toujours orgueilleux, ignorants et pervers, dépouiller le Conseil de santé de toutes ses hautes prérogatives (...). Il était souvent un obstacle aux mesures oppressives et désorganisatrices de l'Intendant devenu Directeur de l'Administration de la Guerre”.

Dans ses mémoires, J. Tyrbas tire le portrait de quelques membres de la hiérarchie des médecins militaires : “Hippolyte Larrey, fils de l'illustre Larrey, excellent jeune homme, plein de modestie, de talent et d'avenir, sur lequel je ne tardais pas à reporter l'affection dont son honorable père m'avait comblé (...). L'illustre Gama qui fut trop tôt arraché à ses fonctions par une administration inique, comme je le fus moi-même plus tard (...) J'ai eu l'honneur de devenir l'ami du pharmacien en chef, le premier professeur Roassel, la probité personnifiée”.

J. Tyrbas déverse aussi un discours atrabilaire et méprisant à l'égard de quelques contemporains : l'un des chirurgiens inspecteurs M. Pasquier qui, “sans aucun mérite (...) avait parcouru les plus hauts et les plus brillants postes”. J.C. Gasc, cadurcien, médecin de la Garde Royale en 1820, médecin-chef de l'hôpital du Gros-Caillou, médecin principal de l'hôpital du Val-de-Grâce en 1836, médecin inspecteur membre du Conseil de santé en 1839 “sordide individu”, partenaire du directeur de l'Administration de la guerre, autant de faits qu'ont évidemment connus les barons Larrey et qui prouvent que tout n'était pas drôle dans le quotidien des médecins militaires au XIX^{ème} siècle.

Tyrbas de Chamberet a honoré son Limousin natal comme il a porté haut la fonction de médecin militaire, méritant en épitaphe le jugement d'Alfred de Vigny : “L'honneur est la poésie du devoir”, et la réflexion de René de Chateaubriand : “Les vivants ne peuvent rien apprendre aux morts, les morts au contraire instruisent les vivants”.

RÉSUMÉ

Limousin, né d'une famille de bourgeoisie modeste, Tyrbas de Chamberet a laissé de sa longue existence des Mémoires d'un médecin militaire qui ont pu être publiés en 2004. Arrivé à Paris en 1804, il entreprit des études de médecine et suivit les armées en Italie et en Espagne. De sa carrière militaire en province puis à Paris, on sait qu'il fit partie en 1831 de la mission d'étude sur le choléra en Pologne. Médecin-chef au Val-de-Grâce, il côtoyait l'entourage de Larrey et de Broussais. Dans ses Mémoires, il a donné des avis critiques sur l'organisation du service de santé au gré des gouvernements successifs, ainsi que sur les caractères de ses contemporains.

F. Trépardoux

SUMMARY

As military physician Tyrbas de Chamberet was a witness of his time. In 1804 he arrived in Paris and became a medical student. Later he followed the army in Italy, Spain and took part to a mission in Poland where cholera epidemic had broken. As chief of the Hospital Val-de-Grâce he knew people around Larrey and Broussais. In his writings he gave some advices for the organisation of the Military Health Service according to the different governments as well as the characters of his contemporaries.

C. Gaudiot